

THEUREAU, J. (2015). *LE COURS D'ACTION : L'ENACTION & L'EXPERIENCE*. TOULOUSE : OCTARES

Guillaume Azéma

Mots clés :

Activité humaine – Psycho-phénoménologie – Anthropologie culturelle enactive – Recherche multi-niveaux – Epistémologie – Existentialisme– Philosophies bouddhiques : inspirations et approche critique.

Résumé :

Décrire, comprendre, expliquer l'activité humaine reste une gageure. Animé par une passion de la connaissance et en défendant une interprétation particulière du paradigme enactif, l'auteur précise et enrichit ses pistes d'action.

Il poursuit la construction d'une épistémologie et d'un existentialisme unifiés, mais non refermés sur eux-mêmes. Pas d'aboutissement ultime donc, mais valeur de l'inachèvement, de l'activité incessante d'un chemin s'inventant. Au fond, avec l'écriture de cet ouvrage encyclopédique et baroque, Jacques Theureau nous invite à participer à un dialogue, à une aventure périlleuse et jubilatoire, qui participe de ces antidotes à toute forme de sclérose de la recherche et, plus généralement, à toute forme de désespoir humain.

Keywords :

Human activity – Psycho-phenomenology – Enactive cultural anthropology – Multi-levels research – Epistemology – Existentialism –Bouddhistphilosophy : inspirational models and critical approach.

Abstract :

Describing, understanding, explaining human activity remains a challenge. Powered by a passion for knowledge and defending a particular interpretation of the enactive paradigm, the author makes his courses of action richer and clearer.

He is pursuing the construction of a unified but open epistemology and existentialism. So, no final outcome but the idea of non-completion, of the constant activity of a non-stop way. Fundamentally, by writing this baroque and encyclopedic work, Jacques Theureau invites us to participate in a dialogue, in a perilous and exulting adventure as an antidote to research's fossilization and human despair.

Depuis 1973, Jacques Theureau, dans l'alternance de recherches empiriques, technologiques et philosophiques, participe activement au développement d'un système théorique et pratique dont les incidences sont à la fois scientifiques, éthiques et politiques. Avec « Le cours d'action : l'enaction & l'expérience », il signe un ouvrage très riche dont les partis pris et implications divers gagneraient à être débattus. Dans ce compte-rendu, je me propose de donner à saisir une lecture du cœur de l'ouvrage et, ponctuellement, d'aborder quelques points de réflexion et de critique.

Au fond, cet ouvrage traite de la façon dont on peut, en sciences humaines et sociales, se donner les moyens de décrire et expliquer l'activité humaine, considérée comme « cognitive, autonome, incarnée, située dynamiquement dans un monde où existent d'autres acteurs, individuelle et collective à la fois, techniquement constituée, cultivée et vécue » (Theureau 2015, p. 44). Le cœur du propos revient sur le sens particulier que l'auteur attribue aux hypothèses de substance de l'enaction et de l'expérience et, plus avant, sur le développement et la précision : a) de ce sur quoi leur considération effective doit et peut déboucher sur les plans épistémologique et existentiel, et b) de ce que cette considération implique en matière de recherche empirique, de recherche technologique et de recherche philosophique. L'épistémologie et l'existentialisme enactifs qu'il défend ici, s'élaborent et se perfectionnent dans une série de discussions critiques¹. J. Theureau opère en approfondissant l'étude d'auteurs plus ou moins en marge, passés de mode ou laissés pour compte², et en questionnant des auteurs plus en vue (qu'ils soient occidentaux ou orientaux) – ceci en mettant en avant un décalage assumé avec les théories qui ont largement présidé à la construction de nos fondements éthico-politico-religieux occidentaux les plus en vue (avant tout dualistes, substantialistes, transcendantalistes, fondamentalement marqués par l'aristotélisme).

Corrélativement, l'auteur donne à voir et à comprendre le travail d'élaboration et de perfectionnement d'un Programme De Recherche (PDR), celui dit du « cours d'action ». Ce PDR se définit comme non exclusivement psychologique, non exclusivement sociologique, etc. S'inscrivant d'emblée en faux contre les hypothèses cognitivistes computationnalistes, il s'est à la fois inspiré et démarqué des sciences cognitives, de l'ethnométhodologie, de l'anthropologie culturelle et de l'anthropologie cognitive. Aussi, tout en revendiquant la valeur d'un certain éclectisme, mais en proposant ses propres hypothèses de substance, de connaissances et ses méthodes spécifiques de construction et d'analyse de données, il s'évertue à tendre vers une unification, un Tout – qui demeure problématique, donc, pourrait-on ajouter, fondamentalement dynamique et ouvert.

Le PDR « cours d'action » articule trois programmes, en relation organique : l'un, empirique, en « anthropologie culturelle enactive » ; l'autre, technologique en ingénierie des situations³ ; et un PDR philosophique, considéré « d'une part comme antichambre

¹J. Theureau retient le terme de dialogue en ce sens qu'il se vit comme parlant avec des auteurs (vivants ou morts), à travers un mode de lecture qu'il décrit lui-même comme « engagé, intense et actif », celui d'un « praticien systématique et réflexif ». J'y vois davantage des discussions (à sens unique) de la pensée d'auteurs (entre autres : Bourdieu, Collingwood, Elias, Nagarjuna, Candrakirti, Alanga, Dharmakirti, Nishida Kitaro, etc.) qui espèrent des dialogues et des disputes, potentiellement salutaires et féconds.

²Il rappelle que l'étude de J.-P. Sartre, des stoïciens antiques, de J.G. Fichte, de W. James ou de C.S. Peirce sous-tend, moyennant certaines redéfinitions et mises en système, ses propres constructions théoriques et méthodologiques.

³Ne se réclamant, ni d'un individualisme, ni d'un collectivisme mais d'un situationnisme ontologique et méthodologique, les deux premiers PDR visent la description, la compréhension voire l'explication de la dynamique de couplages structurels asymétriques entre des acteurs et leurs environnements (autrement dit la description, la compréhension voire l'explication d'activités humaines conçues comme enaction) ; ce, à partir de l'expérience de ces acteurs (autrement dit de leur conscience pré-réflexive, ou encore de ce qu'ils sont en mesure de montrer, mimer, simuler, commenter, raconter de leur activité à tout instant de son déroulement) ; et ceci tout en prenant en compte les contraintes et effets de cette activité dans leurs corps, leurs situations et leur cultures (remarquons par ailleurs que l'hypothèse de connaissance dite de l'« activité-signé », opérationnalise celles de l'enaction et de l'expérience, en appréhendant l'expérience sous la forme d'une concaténation complexe de signes – constitués d'un ensemble de pôles). En relation avec le premier (mais aussi d'autres PDR complémentaires) le

spéculative des notions et méthodes mises en œuvre dans les deux premiers programmes, d'autre part comme réflexion en épistémologie, éthique, anthropologie philosophique, philosophie politique accompagnant les mêmes deux premiers programmes » (Theureau, dans sa présentation du site « Cours d'action ») ; donc visant à les préciser, les critiquer et les prolonger. Cet ouvrage s'inscrit plutôt dans le troisième programme, tout en continuant de produire des ajustements et des avancées significatives concernant les deux autres programmes et au-delà.

Il faut souligner qu'avec cette mise en avant de la notion de PDR, l'auteur ne récusé pas *a priori* la pertinence des recherches menées dans le cadre des disciplines. Toutefois, dans un souci de cohérence et de renouvellement théorique et méthodologique échappant aux réductions ou aux cloisonnements disciplinaires (et aux limites qui peuvent en découler), le projet d'une épistémologie enactive est, comme je l'ai laissé entendre plus haut, transdisciplinaire. Aussi, J. Theureau examine-t-il la question de Programmes De Recherche en analyse de l'activité humaine qui, avec les disciplines, « échapperai(en)t en partie à chacune d'entre elles » (comme il le dit des PDR multi-niveaux, *op. cit.*, p. 111).

L'ouvrage se compose de 4 parties et de 10 chapitres. Les chapitres se répartissent comme suit : Partie A : Chapitre 1 ; Partie B : Chapitres 2 & 3 ; Partie C : Chapitres 4, 5 & 6 ; Partie D : Chapitres 7, 8, 9 & 10. L'auteur parle d'enchaînement des parties, avec ce qu'il décrit comme « un éloignement croissant relativement au programme de recherche empirique 'cours d'action' tel qu'il s'est développé jusqu'à aujourd'hui » (*op.cit.*, p. 8). De mon côté, j'y vois une architecture organique qui, tout en conservant toujours son épice (à savoir la précision des notions d'enaction et d'expérience, et leurs conséquences en chaînes), est sous-tendue par, et sous-tend, une relation de détermination réciproque entre les différents éléments de l'édifice. Notons que cette architecture dynamique, que l'on trouve déjà dans (et entre) les ouvrages « Cours d'action » de 2004, 2006 et 2009, semble traduire ce que l'auteur appelle une « préoccupation fondamentale » (ou « Engagement »). Dans le 2015, les nombreux renvois ciblés aux ouvrages précédents et à d'autres textes, permettront au lecteur découvrant le PDR de parfaire sa compréhension de certaines notions, idées et méthodes, etc. (tout en parcourant l'histoire de leur élaboration) et au connaisseur, de les revisiter en les approfondissant.

J. Theureau cite très largement les auteurs avec lesquels il pense et qu'il discute. On aboutit ainsi à un texte très long dont le risque majeur est d'*a priori* décourager le lecteur⁴ – tant ce dernier peut se retrouver abasourdi par la richesse et l'éclectisme des citations elles-mêmes. En guise de transition avec ce qui suit, soulignons toutefois que l'auteur, en offrant au lecteur un regard sur « l'atelier de fabrication » de sa pensée, et en veillant à ne pas laisser le travail effectué sans ses clés de lecture, non seulement rend justice à ses pères/pairs (avant de tenter des prolongements et alternatives), mais il place le lecteur dans les meilleures dispositions possibles de dispute de son texte, jusque dans son processus.

Intitulée « Enaction, expérience et programme de recherche » la **partie A** permet à l'auteur de préciser comment la notion épistémologique de PDR peut être développée en termes d'enaction et d'expérience (et, selon lui, enrichie) ; ceci, entre autre, en introduisant la notion

deuxième PDR vise aussi, entre autre, la construction continuée dans l'usage de dispositifs technologiques au service du développement de la santé, de la sécurité et de la créativité des acteurs.

⁴Le lecteur souhaitant avoir d'emblée une vue d'ensemble plus précise que celle qu'en donne déjà la table des matières, la bibliographie, et la lecture de l'introduction et de la conclusion générale, ou le lecteur souhaitant mener sa lecture tambour battant (ou souhaitant sélectionner ses déploiements), ira directement aux différentes thèses synthétisées à la fin de chaque chapitre (*op. cit.*, pp. 101-102, 166-168, 230-231, 297-298, 353-355, 398, 473-474, 517-518, 552-553, 589-590), en leur associant les 13 thèses centrales du PDR « cours d'action » (*op. cit.*, pp. 300-302).

de « projet générique », inspirée à la fois par Sartre⁵ et par la notion de signe hexadique, donc par celle d'activité-signe et, en conséquence, par Peirce. Cette notion de PDR constitue pour l'auteur un idéal en matière d'activité de recherche et d'épistémologie. Au fil des pages, s'inspirant de nombreux travaux d'épistémologie et d'histoire des sciences et des techniques, il détaille les conditions à remplir pour, selon lui, « parler sérieusement de programme de recherche⁶ ». Ce faisant il dessine la visée d'une rigueur, qui loin d'étouffer l'activité de recherche et sa fécondité, au contraire la dynamise— de par les débats qu'elle impose, la précision et la cohérence des constructions et reconstructions qu'elle exige. L'illustration, conduite à partir de la composante empirique du PDR « cours d'action », permet parallèlement à l'auteur, un retour sur la théorie et les méthodes associées, et une précision de ces dernières. Il revient sur des notions anciennes (qui sont retirées, précisées ou enrichies) et en développe de nouvelles.

Le PDR empirique « cours d'action » s'est jusqu'ici occupé des niveaux inférieurs d'analyse de l'activité humaine— c'est-à-dire, dans le cadre de différentes recherches, d'analyses en situation dont les limites spatiales, artefactuelles-organisationnelles, culturelles et temporelles étaient étroites. Dans la **partie B**, intitulée « Enaction, expérience, analyse multi-niveaux de l'activité humaine, analyse concrète et ingénierie », l'auteur propose des réflexions et développements théoriques et méthodologiques visant l'étude de niveaux supérieurs et pouvant déboucher sur la mise en œuvre d'une recherche empirique multi-niveaux de l'activité humaine. Dans le cadre de l'épistémologie enactive qu'il défend, J. Theureau (suivant une notion empruntée à F. Varela) avance une relation de type « paire-étoile » (donc une articulation et non une juxtaposition) entre les différents niveaux. Pour lui il s'agit sur le plan théorique de considérer sérieusement (et de tenir cette considération jusqu'au plan méthodologique) que ce sont les interactions asymétriques de l'acteur avec son environnement qui font en permanence émerger le processus social, culturel, historique, artefactuel, etc., qui lui-même les conditionne.

Entre autres, l'auteur poursuit et étend ici ses réflexions concernant la relation (et ses implications) entre l'étude de l'activité humaine comme enaction et expérience et les disciplines traditionnelles des sciences humaines et sociales (ici avec certaines sociologies, avec l'histoire et, suite à 2006, avec l'anthropologie culturelle et l'anthropologie cognitive). L'argumentation insiste sur le fait de considérer les « faits humains » (qu'ils soient sociaux, culturels ou historiques) comme des activités (elles-mêmes comme enaction et expérience) *versus* des choses. Il définit par ailleurs une relation organique entre PDR empiriques et PDR technologiques, qui n'est donc pas à appréhender dans un seul sens (des premiers vers les seconds, avec vocation d'améliorer les systèmes artefactuels, organisationnels, culturels, etc., sur la base des connaissances produites par la recherche – autrement dit en considérant la technique comme application de la science). Il prend pour acquis que la technique (et son étude et ses développements) participe de la science et de la connaissance en tant qu'elle contribue : a) à améliorer les systèmes artefactuels, organisationnels, culturels, etc. parties prenantes de la science ; et b) à éclairer l'activité humaine elle-même (considérée, rappelons-le, comme techniquement constituée)⁷.

⁵ Pour Sartre, un « projet générique » n'est pas le projet d'un « être », ne s'ajoute pas à l'« être », mais l'« être » est projet. Dans le fond, J. Theureau souscrit à cette conception non-dualiste, mais il précise qu'un « projet générique » est à penser comme celui d'une activité (usuelle ou de recherche) et qu'il est par conséquent incorporé, situé et cultivé.

⁶ On les découvre en partie A et B (p. 42, 43, 51, 60, 85, 87, 200, 217). Elles concernent, entre autre mais pas exclusivement, les chercheurs en sciences humaines et sociales.

⁷ Il est à souligner qu'au-delà, pour l'auteur, PDR empiriques et technologiques entretiennent, idéalement, une relation organique avec les PDR philosophiques (idéal général que concrétise cet ouvrage et qu'il traite en partie C).

C'est cette considération des niveaux inférieurs et supérieurs de l'analyse de l'activité humaine, en relation de « paire étoile » entre eux et en relation organique avec la technique, qui semble garantir pour l'auteur, à la fois un renforcement du potentiel descriptif et explicatif des recherches sur l'activité humaine et qui, corrélativement, peut participer d'une transformation des cultures dans le sens d'une *paideia* ou encore d'un processus effectif de civilisation.

Dans la **partie C**, intitulée « Enaction, expérience et épistémologie enactive », l'auteur, partant du « constat de l'absence de l'activité humaine dans l'idéal de savoir tant de l'époque classique que de l'époque moderne » (*op.cit.*, p. 239), étend son analyse à un ensemble de PDR empiriques, technologiques, artistique, logico-mathématique, philosophique, etc. Ce faisant, il propose la construction non seulement d'une épistémologie dite enactive, mais encore d'une encyclopédie et d'un existentialisme enactifs. Pour lui, concevoir la cognition (donc la construction de savoirs – considérés comme non-symboliques et symboliques) en termes d'enaction et d'expérience, c'est, nous l'avons vu, mettre l'accent sur son caractère asymétrique et reconnaître la valeur (moyennant des conditions éthiques et techniques favorables) de ce qu'un acteur peut montrer, commenter, raconter de ce qu'il comprend de son vécu la concernant. En recherche, donc concernant la connaissance valide ou visée comme telle, ceci implique tant sur le plan théorique que méthodologique, de considérer l'activité, donc l'expérience de l'acteur-chercheur, donc la phénoménologie de l'activité humaine de recherche comme point de départ : a) d'une épistémologie descriptive – c'est-à-dire de « la description de toute activité de recherche comme construction de savoirs nouveaux » (*op. cit.*, p. 239) ; et b) d'une épistémologie normative, autrement dit d'un idéal réalisable en matière de processus de savoir, « ou du moins de quelques principes susceptibles d'être mis en œuvre d'un tel idéal » (*op. cit.*, p. 239). Concernant un tel idéal, notons qu'outre la relation organique souhaitée entre PDR divers et PDR philosophique, censée permettre au chercheur de réviser, pour l'ajuster et/ou l'enrichir, son « Engagement » dans l'activité de recherche, J. Theureau défend l'importance de l'*otium* (ou loisir studieux) qu'il présente comme une clé permettant de dépasser certaines impasses épistémologiques, du fait des « abductions »⁸ qu'il alimente.

Avec la **partie D**, J. Theureau rend pour la première fois explicite sa fréquentation critique des textes bouddhiques, montrant : comment ils ont inspirés le développement du PDR « cours d'action » ; comment théories et méthodes de ce dernier et théories et méthodes bouddhiques à la fois convergent (sans jamais vraiment se superposer) et divergent – voire comment la tradition bouddhique est à rejeter « si l'on veut développer [une] connaissance de l'activité humaine [comme enaction et expérience] et ses conséquences scientifiques, technologiques et philosophiques » (*op. cit.*, p. 11). Elle est encore une façon de rendre hommage à Francisco Varela, dont l'Engagement scientifique et éthico-politico-religieux a été influencé par le bouddhisme⁹ et a inspiré les théories et méthodes du PDR « cours d'action » ; mais aussi de discuter ces références à cet auteur et plus généralement au bouddhisme, considérées par J. Theureau comme problématiques, de certains points de vue, sur les plans : a) ontologique (*e.g.* si le bouddhisme se fonde sur la catégorie de *relatio versus* la catégorie aristotélico-platonicienne de la *substantia* – voir Izutsu, 1978 –, selon les écoles, la relation Sujet/Objet est conçue comme symétrique ou asymétrique, ce qui amène à prendre parti en mesurant les conséquences), b) de la science empirique (les théories et pratiques bouddhiques

⁸ L'auteur retient cette notion, qu'il apparente à une forme d'analogie aventureuse atypique, émergeant dans la dynamique asymétrique et hétérogène du couplage situé : corps de l'acteur/son environnement. Pour lui, elle concurrence celle, dans d'autres PDR, d'« intuition » individuelle de supposées essences (considérées comme la Réalité).

⁹ Scientifique et praticien du bouddhisme *Vajrayana*, il est le développeur de la notion d'enaction, avec et suite à H. Maturana et à sa notion d'autopoïèse.

étant *a priori* étrangères à cette dernière), c) de l'éthique (*e.g.* l'hypothèse de la co-production conditionnée peut déboucher sur, à la fois, une pseudo liberté et une pseudo responsabilité de l'acteur social), ou d) de la politique (*e.g.* si l'on tient compte des conséquences de certaines interprétations du bouddhisme par certaines écoles, qui débouchent sur un affaiblissement démocratique – *e.g.* celle du zen par l'école de Kyoto, qui conduit à une soumission de l'individu à l'Etat).

Concernant cette partie D, on pourra être interpellé par le pari de l'auteur, de la possibilité de séparer « "la phénoménologie", l'"épistémologie", l'"ontologie" et une part de l'"éthico-politico-religiosité" bouddhique (...) [des] méthodes de méditation » (*op. cit.*, p. 408) ; étant donné le riche empan de connaissances qui, selon le bouddhisme, semble exclusivement accessible par la pratique de cette dernière. En soi, ceci le place dans une démarche originale, différente de celle d'autres chercheurs s'intéressant à ce que font les hommes en situation et à ce qu'ils en disent (*e.g.* C. Petitmengin); ce qui ouvre sur de possibles débats épistémologiques et existentiels, espérés féconds.

Travaillant à préciser le genre de construction de connaissances sur l'activité humaine à laquelle il tente de contribuer, J. Theureau (*op. cit.*, p. 2) cite cet extrait du chapitre CIII du *Mobydick* de Melville : « C'est seulement au cœur des périls les plus extrêmes, dans le maelström de ses palmes enragées, sur l'abîme, loin de tout rivage, que l'on découvrira, dans sa pleine et vivace majesté, la vérité du cachalot ». Je reprends à mon compte cette citation pour caractériser le genre d'activité engagée qu'implique l'immersion dans le monde de l'auteur, avec ses périls et ses jubilations. Pour moi, aller au-devant de, et entrer dans « Le cours d'action : l'enaction & l'expérience », c'est se frotter à un gigantesque organisme, mais, pas n'importe lequel ! Celui-ci s'apparente à « La tête », au « Monstre dans la forêt », au « Cyclop ». En effet, cet ouvrage (qui conserve la trace des collègues et ami-e-s qui ont contribué à l'ensemble de l'œuvre de l'auteur), comme celui de Jean Tinguely et ses ami-e-s, s'est constitué sur un temps long, et sans fin. Il est colossal, engagé, ingénieux, constitue un Tout insolite (l'assemblage non évident d'une multiplicité), ouvert, vivant, dynamique, inspirant, plein d'espoir. Mais ce n'est pas un ouvrage tranquille ! Le lecteur se verra tenu à distance des complaisances, il n'aura pas affaire à une pensée mièvre ou timorée. Au contraire, en prenant ses risques, elle l'interpellera et elle l'engagera à prendre les siens propres.

Je remercie l'auteur d'avoir accepté d'entrer dans une série d'échanges vivants particulièrement constructifs, ainsi que M. Durand et S. Leblanc pour leur soutien.

RÉFÉRENCES

Izutsu, T. (1978). *Le kôan zen*. Paris : Fayard.

Guillaume AZEMA

Laboratoire Interdisciplinaire en Didactique, Education et Formation (LIRDEF), équipe Travail, Formation et Développement (TFD) – Université de Montpellier. guillaume.azema@umontpellier.fr